



MICHEL MOLLARD

ZHU
XIAO-MEI
Retour en Chine

SALVATOR

MICHEL MOLLARD

Zhu Xiao-Mei. Retour en Chine

À l'automne 2014, la pianiste Zhu Xiao-Mei a donné une série de concerts en Chine.

C'était la première fois qu'elle y rejouait en récital depuis qu'elle avait quitté son pays, près de trente-cinq ans auparavant, après cette tragique Révolution culturelle évoquée dans son livre-témoignage *La rivière et son secret* (Robert Laffont, 2007), traduit dans de multiples langues et qui a connu un large succès.

Au cours de ce voyage, il ne s'est pas passé un jour sans retrouvailles bouleversantes ou moments de grande émotion. Interprète internationalement connue pour ses enregistrements de Bach (et notamment des *Variations Goldberg*) mais aussi des grands maîtres classiques et romantiques, Zhu Xiao-Mei est allée à la rencontre de la Chine d'aujourd'hui, à la fois jeune et avide de culture, mais aussi traumatisée par les années de folie maoïste. Qui en effet, dans ce pays, n'a pas été un jour touché dans sa chair ou dans son âme ?

Pourtant, au-delà des drames de l'histoire, des différences de culture et de religion, la musique et en particulier celle de Jean-Sébastien Bach apporte à tous ceux qui l'écoutent un supplément d'âme et une ouverture spirituelle. Elle invite à la paix, à la beauté et au sens de l'universel. Tel est le message de Zhu Xiao-Mei.



© Michel Mollard

Né en 1964, **Michel Mollard** a publié *Le Voyage à Leipzig, une initiation au Clavier bien tempéré de Jean-Sébastien Bach* et signé un premier film : *Le retour est le mouvement du Tao* (prix du meilleur essai, Festival international du film sur l'art, 2015). Dirigeant et créateur de plusieurs entreprises, il se passionne notamment pour la culture chinoise et la musique.

SALVATOR

SALVATOR-DIFFUSION

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À l'époque, les cousins qui l'accueillaient ont voulu la convaincre de s'établir dans la cité-État, de s'y marier, d'y donner des cours de piano pour venir en aide à sa famille restée à Pékin. Quelles perspectives ! Elle a tenu bon, renoncé à une vie confortable et pris le chemin qui donne le sentiment de vivre vraiment : celui du grand large et de l'inconnu.

Ici, nous sommes encore aux marges de la Chine et Xiao-Mei a souhaité y commencer sa tournée avant d'affronter la Chine continentale. Elle y ressent moins de pression, y connaît au fond peu de monde à l'exception de quelques amis.

Mao Yu Kuan, « Monsieur Mao », l'ancien professeur de théorie musicale au Conservatoire de Pékin, est l'un de ceux-ci. Nous devrions le voir dès demain.

Dès qu'il l'a pu, après la Révolution culturelle, Monsieur Mao est parti à Hong Kong, avec son épouse et leur fils. Au moment de la rétrocession de Hong Kong à la Chine, il a pris peur, demandé la nationalité canadienne et envisagé d'émigrer. Mais finalement, il est resté. Il se déplace désormais en fauteuil roulant et a perdu la vue.

— Il est très philosophe. Je l'aime profondément. Le médecin lui avait prédit qu'il serait aveugle à quarante ans. Il l'a été à soixante-dix. Il dit toujours qu'il a gagné trente ans ! Aujourd'hui, il vit dans le noir complet. Il s'abstient même de demander l'heure.

Monsieur Mao a toujours tout appris par lui-même. La musique, la théorie, le russe, le braille chinois enfin.

Quand il a perdu son deuxième œil après une opération qui

l'a forcé à rester le buste droit des jours durant – ce qu'il a supporté sans rien dire –, il s'est mis à écrire des livres.

Sur Chostakovitch.

Il est intarissable sur sa *13^e symphonie, Babi Yar*, au point de s'être rendu sur place pour voir, avec ses yeux d'aveugle qui sont ceux du cœur, le ravin du même nom des environs de Kiev où les nazis ont exécuté une centaine de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, essentiellement des Juifs.

Sur Schubert, son *Pâtre sur le rocher*, dont les dernières paroles l'émeuvent aux larmes :

*Bientôt ce sera le printemps,
Le printemps, mon espoir.
Il me faut maintenant
M'apprêter à partir.*

Paisible, jamais déprimé, il fait partie de ces Chinois d'exception qui, tout au long de l'histoire de la Chine, ont su transformer leurs faiblesses en force et renverser à leur profit les circonstances les plus dramatiquement adverses. Comme Sima Qian, le premier grand historien chinois, condamné à être castré et emprisonné par l'empereur Han Wudi, et qui puisa dans cette infamie l'énergie d'écrire son œuvre monumentale, ses *Mémoires historiques*, le *Shiji*. Ou comme Sunzi dont on coupa les jambes et qu'on jeta mourant dans une fosse d'excréments, et qui trouva l'énergie d'écrire *L'Art de la guerre*. Oui, des hommes d'exception dont l'exemple a su donner du courage à des générations et des générations de Chinois qui, à l'instar de Monsieur Mao, sont allés chercher en eux la force d'avancer,

d'entreprendre, de réussir dans les pires circonstances.

— Quand je pense à tout ce que Monsieur Mao a été capable de réaliser dans sa vie, lui qui a connu toutes les souffrances du monde... Il me touche profondément. C'est un modèle pour moi. J'aimerais tellement être capable de vivre comme lui.

Le téléphone sonne. C'est Rong, l'épouse de Monsieur Mao. Monsieur Mao est très fatigué et n'est pas sûr de pouvoir venir demain à la répétition pour les retrouvailles.

— C'est peut-être la dernière fois que nous allons nous voir, dit Xiao-Mei.

Il est malade, et très âgé désormais.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Je ne voulais pas venir jouer. J’y ai trop de souvenirs douloureux. Si je l’ai fait, c’est pour rendre hommage à tous ceux de ma génération. Vous le savez : pendant dix ans, notre génération n’a eu accès à rien, aucune éducation, aucune musique. Mon travail, mon concert ici, je veux les dédier à tous ceux de ma génération.

Au fond de la salle, une des personnes les plus émues est la chanteuse Chen Liqing, aujourd’hui paralysée. Xiao-Mei et elle ont fait la Révolution culturelle ensemble. Liqing était de bonne origine, *chushen hao*, mais toujours attentionnée envers ceux qui ne l’étaient pas, les *chushen bu hao*, qu’elle n’a jamais regardés de haut, au contraire de tant d’autres. Elle a même eu le cran de prendre la défense des professeurs du conservatoire quand ceux-ci ont été battus et humiliés par les gardes rouges. Désormais incapable d’applaudir, elle trépigne et frappe de joie les accoudoirs de sa chaise roulante avec les bras.

Dans le hall de la salle de concerts où débute une interminable séance de dédicaces, elle a fait porter un magnifique bouquet de lys. Un rassemblement s’est formé autour de sa chaise roulante et de celle de Monsieur Mao. Xiao-Mei les entoure.

— Redis-nous ce que tu as dit tout à l’heure, redis-nous pourquoi tu as voulu revenir jouer en Chine, adjure Liqing.

— Je vais vous le redire. *Pour montrer que votre génération n’avait pas totalement disparu !*

1. *Les entretiens de Confucius*, 2, 22

2. La dynastie des Han a régné de 221 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.

3. La dynastie des Tang a régné de 618 à 907.

4. On appelle « Querelle des rites » la controverse qui a opposé, aux XVII^e et XVIII^e siècles, jésuites, franciscains et dominicains sur la meilleure manière d’évangéliser les civilisations extra-européennes. En 1715, le pape Clément XI a

interdit que coexistent en Chine les rites traditionnels et les rites catholiques, et ce malgré une intervention de l'empereur lui-même. Sa décision a suscité une énorme incompréhension en Chine et ruiné les efforts entrepris par Matteo Ricci qui, pour sa part, se considérait comme un passeur entre deux cultures.

Maladies contagieuses

Lundi 3 novembre

Une Jaguar avec chauffeur nous attend dans l'enceinte de l'université. Tung Ming, un des camarades de classe de Xiao-Mei au Conservatoire de Pékin, en sort. Vêtu d'un polo bleu à manches courtes, les cheveux coupés ras, il est petit, vif, pressé. Hier, après le concert, il a proposé que nous passions la journée ensemble.

Tung Ming a connu un de ces destins qu'on a du mal à imaginer en Occident. Pendant la Révolution culturelle, il a fait partie avec son épouse violoniste des rares élèves du Conservatoire de Pékin qui n'ont pas été envoyés en camp de rééducation. Le pouvoir avait besoin d'eux pour jouer les *yangbanxi*, les « œuvres-modèles » de Madame Mao. Après la Révolution culturelle, tous deux ont pris des risques insensés pour s'enfuir à Hong Kong. Sans aucune ressource pour vivre, Tung Ming a commencé à vendre des médicaments en faisant du porte-à-porte, ne rencontrant qu'indifférence, mépris et hostilité. Son épouse ne supportait plus une telle vie.

— C'est trop dur. Rentrons en Chine, lui disait-elle.

Trente ans après, le groupe pharmaceutique qu'il a créé, Dawnrays Pharmaceutical Holdings Limited, est coté à la bourse de Hong Kong, affiche une capitalisation boursière de 4,8 milliards de dollars de Hong Kong¹ et emploie plus de mille salariés. Le petit homme parti de rien est millionnaire en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si même le *Concerto du fleuve jaune...*

Jeudi 6 novembre

En sortant de la répétition, nous observons avec sidération les buildings qui sortent de terre de partout.

— Ici, les tours ne poussent pas comme des champignons, mais « comme des bambous au printemps après la pluie ». C'est l'expression chinoise ! plaisante Xiao-Mei.

Quiconque a jamais eu l'imprudence de planter des bambous dans son jardin – quand bien même il ne saurait y avoir de jardin de lettré sans bambous – comprendra à quoi ressemble ce nouveau quartier de Jinan où des bâtiments de plusieurs dizaines d'étages semblent s'élever à vue d'œil, du jour au lendemain.

Le Grand Théâtre, à côté, joue sur l'horizontalité. Plusieurs ovoïdes, intemporels, entourent un lac et des jardins.

— Les Occidentaux les aiment beaucoup, mais pour nous, Chinois, ces bâtiments relèvent du style funéraire. À l'intérieur, c'est différent. L'acoustique est vraiment merveilleuse.

Signe des moyens colossaux des salles de concert chinoises, le Grand Théâtre de la province de Shandong dispose de plusieurs grands pianos à queue de concert, dont des Steinway. L'un d'eux est tombé récemment dans la fosse d'orchestre. Qu'à cela ne tienne : il a été immédiatement remplacé.

Le soir, dans une salle aux deux tiers vide, le récital d'un jeune pianiste croate, pourtant talentueux, est un cauchemar. La *Deuxième rhapsodie hongroise* de Liszt tourne à la *Symphonie des Adieux* : enfants et parents quittent la salle pendant le morceau. À l'entracte, une petite fille monte sur scène pour s'amuser avec le piano. À la reprise, l'*Appassionata* de Beethoven n'a guère plus de succès : le pauvre artiste n'a pas quitté la scène que les applaudissements se sont tus. Il ne reste plus alors qu'à tenter une transcription pour piano solo du *Concerto du fleuve jaune*, de son quatrième mouvement dans lequel un chant de guerre contre les Japonais – *do-do mi fa, do-do mi fa* – débouche, avant que ne se fassent entendre quelques bribes de l'*Internationale*, sur le chant traditionnel chinois rendu encore plus populaire grâce aux paroles qu'on lui a accolées sous Mao :

*L'Orient est rouge, le soleil se lève,
La Chine a vu naître Mao Zedong,
Il œuvre pour le bonheur du peuple,
Hourra, il est la grande étoile sauvant le peuple !*

Oui, tout le monde en Chine connaît ce chant traditionnel. Il sert même de carillon sur le Bund, la grande promenade de Shanghai, ce temple du capitalisme mondial, sans que, semble-t-il, les businessmen de passage réalisent vraiment ce qu'ils écoutent. La transcription est remarquable, virtuose. Et la musique bien faite. Xian Xinghai, le compositeur de la *Cantate du fleuve jaune* dont a été tiré le concerto du même nom – un des *yangbanxi* phares de Madame Mao – n'a pas été pour rien, à Paris, élève de Vincent d'Indy et de Paul Dukas.

Mais non, décidément, le public est déjà parti.

C'est effrayant.

Si même le *Concerto du fleuve jaune* n'a aucun succès, qu'en sera-t-il demain avec une œuvre aussi longue et difficile que les *Variations Goldberg* ?

Décidément, l'inconscient Monsieur Goldberg a pris une responsabilité écrasante.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant la Révolution culturelle, Nan Gang a été affectée comme percussionniste dans un ensemble d'opéra traditionnel chinois. Puis, elle a été employée comme électricienne et éclairagiste dans un théâtre, à une époque où il n'y avait pas d'ordinateur et où il fallait brancher et débrancher les prises au bon moment, sans se tromper, à la main ! Son époux Akai, quant à lui, dont la ressemblance avec Beethoven, qui lui a coûté cher pendant son adolescence, reste troublante, a travaillé pendant treize ans comme ouvrier du bâtiment, quasi esclave d'un maître qui ne lui apprenait les rudiments du métier que s'il était bien servi par son apprenti. Là, au fin fond de la Chine, il pleurait rien qu'en entendant ou en lisant le mot « musique ».

Plusieurs fois, Xiao-Mei m'a dit combien elle admirait le courage de Nan Gang qui, dès qu'elle a été en situation de le faire, a mis toute son énergie pour que les jeunes pianistes chinois puissent voir le monde, elle qui n'avait pu qu'en rêver.

— Elle est vraiment formidable. C'est elle qui s'est battue pour que Lang Lang, Wang Yuja, des centaines de jeunes pianistes chinois puissent aller étudier à l'étranger. Les autorités chinoises y étaient hostiles. Lang Lang n'avait que quatorze ans. Elle est allée voir tout le monde : « Nous n'avons pas en Chine les professeurs qu'il leur faut. Il faut les laisser partir ! » Elle a pris tous les risques.

— Tu sais, il faut que je te dise quelque chose qui ne va pas te faire plaisir, se risque Nan Gang.

— Quoi ?

— J'ai reçu un appel du Conservatoire de Pékin. Ils veulent profiter de ton passage pour t'honorer du titre de professeur.

— Mais je ne veux pas ! Comment vais-je pouvoir refuser ?

Après le dîner, dans la douceur du soir, sur Huaihai Road, tous les magasins sont ouverts. Ferment-ils jamais, d'ailleurs ? Et ce pays dort-il ? Un disquaire propose une pile de coffrets de CD. Avec leurs couvertures cartonnées qui les apparentent plus à des livres, leur présentation luxueuse, ils reprennent un certain nombre d'enregistrements d'archives de grands artistes chinois.

Tout à coup, en passant les coffrets en revue, j'en trouve un de la pianiste chinoise emblématique des années 1950 et du début des années 1960 qui a tant compté pour Xiao-Mei. Lauréate du Concours de Genève la même année que Maurizio Pollini alors qu'on la forçait pendant les épreuves à dénoncer ses parents, c'était un mythe en Chine. Et Xiao-Mei n'avait alors qu'un rêve : pouvoir jouer un jour comme elle. Battue en public et humiliée, elle a fini par se suicider, en 1967, à l'âge de vingt-neuf ans, avec sa mère et son frère. Quand elle l'a appris, cela a été un choc affreux pour Xiao-Mei.

De retour à l'hôtel, je lui tends le coffret :

— Gu Shengying ! C'est pas possible ! On trouve ses disques maintenant ?

1. *Les entretiens de Confucius*, 13, 3.

Gu Shengying

Dimanche 9 novembre

Le matin, lors de la répétition, Xiao-Mei donne peut-être la meilleure version des *Variations Goldberg* que je lui aie jamais entendu jouer.

La pianiste ne pense plus la musique, c'est la musique qui la pense.

Tout y est. Liberté, sens des couleurs, profondeur de la polyphonie.

Et par-dessus tout, peut-être, le naturel, cette vertu cardinale de l'art chinois. Que l'on pense à la peinture classique chinoise dans laquelle les petits personnages, au fond de la vallée, sont en harmonie avec le paysage – l'eau, les bambous, la montagne. Que l'on visite un temple chinois, n'importe lequel : s'ils ne sont pas toujours dans la nature, la nature est toujours en leur sein. Que l'on pense à l'histoire si drôle du fantasque Mi Fu¹, ce grand lettré du XI^e siècle, qui, nouvellement nommé au poste de province où il a été affecté, revêt ses plus beaux habits et va saluer... un beau rocher, qu'il nomme « frère aîné », avant de rendre tout autre hommage. Cela lui vaut des sanctions mais, en procédant ainsi, Mi Fu signifie clairement qu'il met la nature au-dessus de tout. Le même Mi Fu, capable de dormir trois nuits de suite avec une pierre à encre arrachée à l'empereur Song Huizong.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le soir, Nan Gang et son époux ont réservé un salon privé dans un luxueux restaurant bio de Shanghai. Des cascades descendent des murs, des ruisseaux coulent le long des corridors, des carpes nagent dans ce qui ressemble à un Jardin de l'humble administrateur en miniature.

Alors que nous prenons place autour d'une vaste table où trônent des têtes de poissons, Nan Gang consulte son téléphone portable.

— Pan Yiming a laissé un message.

Pan Yiming, le professeur qui a tant compté pour Xiao-Mei. C'est à ce jeune maître d'à peine vingt-cinq ans qu'elle doit d'avoir pu étudier au Conservatoire de Pékin. Lors de l'examen d'entrée, il s'était opposé à tous ses collègues du conservatoire qui n'en voulaient pas :

— Chers collègues, pardonnez-moi mais je ne suis pas d'accord avec vous, avait-il déclaré. Moi, je trouve qu'elle joue très bien et, surtout, qu'il y a quelque chose derrière les notes. Il faut que nous en parlions.

Lui, le professeur bien aimé, est aux États-Unis.

Le message est bref.

— Il est heureux et il te félicite.

Le portable de Nan Gang sonne. Cette fois, c'est une ancienne camarade de Xiao-Mei au conservatoire. Le ton est dur et agressif. Les invectives à l'autre bout du téléphone sont telles que nous nous arrêtons de parler.

— Tu n'aurais jamais dû dire ce que tu as dit après le concert dimanche. Pourquoi tu parles de la Révolution culturelle ? de Gu Shengying et des professeurs du Conservatoire de Shanghai

? Tout cela, c'est le passé. On ne va pas revenir dessus. Il faut que tu arrêtes !

Si quelques mots d'après-concert provoquent des réactions d'une telle violence, de surcroît chez des proches, le pire est peut-être à venir, comme je le craignais en quittant Paris. Xiao-Mei a rendu son téléphone à Nan Gang. Oppressée, elle ne peut plus manger et passe son assiette à l'époux de Nan Gang.

— Mais après tout, dit-elle, si je peux jouer pour les jeunes, communiquer avec eux, leur transmettre ce pour quoi je suis venue, cela me suffit. La vieille garde, je m'en fiche !

La conversation reprend. J'observe Nan Gang et son époux. Ils représentent énormément pour Xiao-Mei. Quand elle est revenue pour la première fois, en Chine sans un sou, c'est chez eux qu'elle a trouvé refuge à Shanghai. Ce sont eux qui l'ont accueillie avec sa mère quand celle-ci a voulu revoir sa ville natale.

C'est le moment de partir.

— Laisse-moi te dire quelque chose, dit l'époux de Nan Gang à Xiao-Mei. Ne reviens pas jouer en Chine. Ce qui est en train de se passer là est historique et restera à jamais dans les mémoires. Si tu reviens, les attentes seront trop hautes.

1. 770 à 476 avant notre ère.

2. 221 à 207 avant notre ère.

3. Han Wudi a régné pendant cinquante-quatre ans, de 141 à 87 avant notre ère. Son règne est un des plus longs de l'histoire de Chine. Il est considéré comme le grand empereur de la dynastie Han et un des plus grands de l'histoire chinoise.

Cherchez ce qui chez nous est d'une valeur éternelle

Mercredi 12 novembre

Lorsque j'arrive à la salle de concerts pour la répétition, Xiao-Mei en est à la 25^e *variation*, la plus longue et la plus profonde de toutes. Avec le temps, elle la considère véritablement comme le cœur des *Variations Goldberg*, comme pourrait l'être, chez Beethoven, le mouvement lent pour la *Sonate Hammerklavier*. Quelle manière unique de faire avancer la musique, de la faire sourdre des basses, comme une douloureuse et inexorable montée au Calvaire ! Il y a quelque chose d'implacable, d'inéluctable, dans la douceur de cette interprétation : il faut avancer, aller de l'avant, dans la souffrance et le tourment. Et puis vient cette 26^e *variation* qui nous fait comme sortir d'un rêve.

Nous avons souvent parlé de cette 25^e *variation* ensemble. Elle lui rappelle toujours ce passage du reniement de Pierre dans la *Passion selon saint Jean* de Bach.

Et Pierre se souvint de la parole de Jésus et pleura amèrement.

Lors de la Cène, ce dernier repas que le Christ a pris avec ses disciples, Pierre lui a affirmé qu'il donnerait sa vie pour lui. Et Jésus lui a répondu : « En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. » Jésus est arrêté et conduit au palais du grand prêtre Caïphe. Pierre s'en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En sortant dans la rue, dans la nuit et le froid de l'automne, Pékin donne une impression de dureté et d'austérité. Alors que l'automne peut y être si agréable, l'hiver semble déjà approcher. Tout diffère ici de Shanghai. Ici, nul platane, nulle rue où flâner, mais de grandes avenues froides à douze voies, encombrées jour et nuit de voitures, qui donnent à la capitale un air d'Asie centrale. Avec ses proportions infinies, la ville a un côté *plat*, en dépit de ses gratte-ciel qui poussent de partout. La volonté de l'empereur de ne pas voir de bâtiments plus hauts que ceux de la Cité interdite, et l'*horizontalité* du pouvoir chinois qui fait écho au caractère profondément agricole de la civilisation chinoise et s'oppose à la verticalité du pouvoir occidental, semblent traverser les âges.

Xiao-Mei nous parle de son dernier professeur avant son départ de Chine : Zhou Guanren, la grande dame du piano chinois, sa figure tutélaire :

— C'est une femme extraordinaire et, pour moi, c'est un exemple. Vous la verrez demain. Elle a quatre-vingt-six ans, marche avec un déambulateur mais dégage toujours une énergie incroyable. Née en Allemagne, elle est revenue très vite en Chine, au début des années 1930. C'est une légende car elle a été la première Chinoise à gagner un concours international de piano, le Concours Schumann dans les années 1950. Pendant la Révolution culturelle, elle a été affectée au nettoyage de porcheries. Son mari n'a pas supporté les humiliations qu'on lui faisait subir et il s'est jeté par la fenêtre. Personne ne l'a aidée à récupérer son corps : les gens avaient peur de le faire, des conséquences pour eux s'ils le faisaient. Elle a dû elle-même prendre un chariot et s'occuper de sa sépulture avant de rentrer seule à la maison où l'attendaient ses enfants. Après la Révolution culturelle, elle n'a pas voulu partir. Et pourtant, rien

n'était plus facile pour elle. Elle pouvait s'établir en Allemagne, elle avait des relations partout dans le monde, des propositions à n'en plus finir. Elle aurait pu mener une vie très confortable. Non, en dépit de toutes les souffrances qu'elle avait subies, elle a voulu rester pour aider les jeunes pianistes. « Mon pays a besoin de moi. Je ne pars pas » disait-elle. Et elle a repris sa carrière. Mais pour une courte durée. Un jour, en voulant aider à déplacer un piano à queue sur scène, le couvercle lui est brusquement tombé sur les doigts. Elle a eu plusieurs doigts brisés et elle n'a jamais pu rejouer. Je lui dois énormément. Quand, après la Révolution culturelle, les universités ont rouvert, nous avons été quatre élèves admis au cycle supérieur du conservatoire. Chaque professeur n'avait qu'un élève. Je suis allée la voir et me suis confiée à elle : « J'ai tellement envie d'étudier avec vous mais, je dois vous le dire, mon projet est de partir. Si vous me prenez comme élève, vous risquez de vous retrouver seule après mon départ. » Sa réponse m'a marquée à vie. C'est celle d'une immense dame. « Mais mon enfant, c'est évident. Il faut que tu ailles voir le monde. Tu dois partir. C'est moi qui te le demande », m'a-t-elle dit.

Je suis là pour continuer

Samedi 15 novembre

Hauts dirigeants, princes rouges¹ en nombre, dont certains emblématiques, comme les filles de Deng Xiao-Ping, dirigeants d'entreprises, intellectuels, artistes, amis, jeunes en pagaille, tout le monde se côtoie dans une incohérence indescriptible.

Dans quelques instants, Xiao-Mei va entrer sur scène.

La journée a mal commencé et même la présence de Ming n'a pas réussi à détendre l'atmosphère. La répétition du matin s'est médiocrement passée. Les touches glacées et glissantes du vieux piano sur lequel Xiao-Mei répétait dans sa loge rendaient difficiles les tenues de notes pour ses petites mains. Heureusement, le technicien en charge du piano et son jeune apprenti ont réalisé des miracles sur le piano choisi la veille. À eux deux, en y passant près d'une journée de travail, ils ont réussi à métamorphoser l'instrument.

Des jeunes en quantité restent dehors dans l'attente d'un improbable billet. Si Xiao-Mei le savait, elle refuserait de jouer en attendant qu'ils puissent entrer et s'installer sur scène s'il le faut.

En coulisses, la concentration et la tension règnent.

On ne dira jamais assez à quoi elles ressemblent, ces arrières-scènes, même dans les plus grands théâtres. Souvent tristes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ont suivi celle des Tang, sa chaumière s'est transformée en un vaste parc qui est un poème à lui tout seul.

Pavillons, allées ombragées, arbres élancés, massifs de fleurs composant une symphonie polychrome, bassins et ruisseaux dans lesquels se reflètent la végétation et qui finissent par en épouser la couleur verte, cascades et ponts se succèdent à l'infini dans une ambiance sereine et énigmatique, que le ciel voilé rend plus insaisissable encore et qui donne l'impression de toucher à l'essence des choses.

Dans un pavillon, deux statues de cire se font face, celles de Du Fu et de celui à qui on l'oppose souvent en Chine : Li Bai, l'autre grand poète de la dynastie des Tang, dont la poésie est proche du taoïsme.

*On demande pourquoi j'habite les monts verts ?
Je souris sans répondre, mon esprit est serein.
Les fleurs de pêcher sur l'eau s'éloignent ;
Il est un autre monde, pas celui des humains⁴.*

Cela n'empêche pas Li Bai d'être aussi le poète du vin et des femmes ! En Occident, Li Bai est plus connu que Du Fu grâce à Gustav Mahler qui a mis en musique certains de ses poèmes dans *Le Chant de la terre* dont la chanson à boire initiale, la *Chanson à boire de la douleur de la terre*.

Aussi différents qu'ils aient pu être, Du Fu et Li Bai étaient liés par une étroite et profonde amitié que montre de manière très touchante la petite scène reconstituée dans laquelle les deux statues de cire se font face devant la montagne.

Récemment, une musicologue a publié dans le quotidien *Wen Hui Bao*⁵ un article sur le retour de Xiao-Mei en Chine.

Certains musiciens jouent comme Li Bai, y écrivait-elle, Zhu Xiao-Mei, elle, joue avec l'humanité de Du Fu.

— Tous deux sont de grands poètes. On met longtemps à vraiment faire la différence entre les deux, m'a dit un jour Xiao-Mei. C'est comme la musique de Schubert. Jeune, on la trouve trop simple. Il faut avoir longtemps vécu pour l'aimer.

1. Du Fu (712-770) est le poète le plus célèbre de la dynastie des Tang avec Li Bai (701-762).

2. *Chanson de ma chaumière, endommagée par une bourrasque d'automne* de Du Fu (traduction extraite de l'*Anthologie de la poésie chinoise* parue dans « La Pléiade », *op. cit.*).

3. Qui vit le général An Lushan se révolter contre l'empereur Xuanzong. Kenji Mizoguchi, le grand cinéaste japonais, a consacré un très beau film à cet épisode de l'histoire de Chine, *L'impératrice Yang Kwei-Fei* (1955).

4. *Question et réponse dans la montagne*. Traduction extraite de l'*Anthologie de la poésie chinoise* parue dans « La Pléiade », *op. cit.*

5. Fondé en 1938 à Shanghai par des intellectuels de gauche, le *Wen Hui Bao* est un des plus importants quotidiens chinois. Après avoir été un des journaux les plus libres de son temps pendant les années 1950, il sera l'un des points de départ de la Révolution culturelle à la suite d'un article qu'y publieront deux des membres de la Bande des Quatre, dont Madame Mao. Les gardes rouges en prendront même un temps le contrôle. Le *Wen Hui Bao* est redevenu un journal à grande diffusion dans les années 1980.

Une table qui vole

Mercredi 19 novembre

Il fait froid ce matin à Chengdu. Nous traversons la rivière Jinjiang pour rejoindre le conservatoire. Au loin, surgissant de la brume, un pont chinois traditionnel relie les gratte-ciel qui s'élèvent sur les deux rives. Sur le trottoir, des marchands de fraises sont installés à même le sol, à côté d'une chienne qui allaite ses trois petits. Alors que nous approchons du conservatoire, les magasins de musique se mettent à fleurir de partout. La rue semble tout à coup envahie de pianos à queue et de *guqins*, ces instruments traditionnels de musique, apanages des lettrés chinois.

— Bonjour ! Bienvenue ! À Pékin, il n'y avait plus de place, alors je suis venu ici !

Le petit homme au cabas bleu qui nous accueille en français à l'entrée du Conservatoire du Sichuan est professeur de culture chinoise et de calligraphie à l'Université de Washington, à Seattle. Il sort un portrait de son cabas bleu.

— Tenez ! C'est un portrait de vous. J'ai fait le voyage exprès de Seattle pour vous l'apporter !

Même si la répétition se passe bien, Xiao-Mei commence à ressentir la fatigue de sa tournée.

Kexin s'inquiète du contrôle des billets pour le concert de ce soir. Celui-ci a lieu dans la salle de concerts du conservatoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

refait sa vie. Dans sa maison d'Orsay défile le gotha des plus grands intellectuels chinois.

— Bon. Et où je peux le trouver ?

— Dans la boutique de vêtements de sa femme, dans le quinzième arrondissement.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— Oui, c'est le plus facile pour le voir. Il la remplace de temps en temps. Tu verras, c'est très drôle, il donne des conseils aux clientes sur des questions de mode à laquelle il ne comprend rien, leur octroie des remises généreuses avant de regagner l'arrière-boutique, de se replonger dans Kant et d'écrire ses bouquins. Il trouve qu'il y est tranquille. Je vais te donner son adresse et son numéro de téléphone.

Je souris. Quand Xiao-Mei passe dire bonjour à Yue Sheng, je sais qu'il l'invite toujours à se servir. « Pour les amis, c'est gratuit » dit-il. Évidemment, elle ne le fait pas mais elle qualifie Yue Sheng de « seul Chinois avec lequel il n'est pas difficile de négocier » !

Philosophe chinois renommé, vendeur improbable, une éternelle casquette vissée sur la tête, Yue Sheng est peut-être plus encore un savant mélomane qui, tant dans la boutique de son épouse que dans le sous-sol de sa maison, s'est installé un petit auditorium pour écouter, de son oreille impitoyable, tous les disques classiques, ou presque, qui paraissent, rendant difficile l'idée de lui faire découvrir une œuvre ou un interprète.

Il faut dire qu'il doit à la musique d'être devenu un opposant politique. Un beau jour, pendant la Révolution culturelle, il s'est en effet demandé quel crédit accorder à un régime qui bannissait une musique qu'il trouvait si belle. Il a alors pris tous les

risques, renoncé à une carrière universitaire prestigieuse, aux bénéfices qu'aurait pu un jour lui apporter son statut de *chushen hao* (son père présidait aux destinées des charbonnages chinois), jusqu'à devoir prendre le chemin de l'exil. Dans sa poche, les poèmes de Du Fu qu'il ne quitte pas ont remplacé le *Petit livre rouge*. Il a aujourd'hui la nationalité française mais se sent coupable de ne pouvoir lutter qu'à distance en faveur de la démocratie.

— J'imagine que tu le connais ? me demande Kexin.

— Bien sûr. Et je le redoute. Chaque fois que je vais en Chine, il faut lui rapporter une valise de plusieurs dizaines de kilos de livres. S'il ne lit pas, il est malade.

— Je contacte donc Yue Sheng. On discute et il me donne le numéro de téléphone de Xiao-Mei. Je lui laisse un message sur son répondeur. Mais elle ne me rappelle pas.

Kexin étant d'un caractère obstiné, il profite d'un autre passage à Paris pour la recontacter.

— Passez à dix heures mais je dors à onze heures, s'entend-il répondre. J'habite à côté du pont Neuf, c'est facile à trouver.

Comme on le sait, le pont Neuf est le plus ancien de Paris. Cherchant désespérément le « *new bridge* », Kexin, qui parle parfaitement anglais mais pas français, arrive très en retard au rendez-vous.

— Cela commençait mal. Mais l'ayant rencontrée, ayant écouté ses autres disques, j'ai tout de suite voulu écrire un article sur elle.

Kexin se met à l'œuvre, et sentant intuitivement qu'il vaut mieux procéder ainsi, lui envoie pour approbation un article intitulé *Pèlerinage chez Zhu Xiao-Mei*. Difficile de tomber plus

mal.

— Je reçois une volée de bois vert ! Et je m’entends dire : « Je ne veux aucune publicité. Et en plus, le terme de “pèlerinage” est stupide. Je ne suis pas le dalai-lama ! »

Six mois de discussions s’ensuivent. Kexin explique que l’article n’est destiné qu’à son propre blog, suivi par un cercle restreint de lecteurs. « C’est quoi un blog ? » lui demande Xiao-Mei. Il change le titre de son article en *À la recherche de Zhu Xiao-Mei*, qu’il finit par publier.

— Depuis notre première rencontre, je n’avais plus qu’une obsession : faire en sorte qu’elle rejoue en Chine. Maintenant Xiao-Mei a des dizaines et des dizaines de milliers de *followers* dans la blogosphère chinoise.

— Et elle ne t’en veut pas ?

— Si ! Elle m’a dit que je l’ai trahie ! sourit-il.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

convaincre ou, plus exactement, il n'a rien dit, ce qui valait approbation.

Avec ses gorges profondes et ses sommets escarpés, ses pommiers et ses arbres à kakis, le site est magnifique, à la fois sauvage et rassurant : le *feng shui* y est favorable.

Alors que nous approchons, nous nous arrêtons chez de petits paysans qui vendent des fleurs au bord de la route pour y acheter lys et chrysanthèmes. Puis, par une série d'escaliers, nous descendons silencieusement sur le flanc de la montagne entre les arbres et les pierres tombales noires, toutes semblables, qui créent un intense sentiment de calme et d'harmonie.

Nous déposons les fleurs sur la tombe. Trois minces bâtons d'encens laissent échapper une fumée blanche.

Xiao-Mei s'adresse à son père :

— Tu te souviens ce que tu m'as dit ce jour de l'an où j'ai quitté la Chine : « Ne reviens pas. » Eh bien, je suis revenue. Et pour jouer...

Nous nous sommes éloignés pour laisser Xiao-Mei seule.

De loin, nous la voyons continuer de parler à ses parents.

Tout autour de nous règne le silence.

1. Empereur de Chine de 221 à 205 av. J.-C.

2. Empereur de Chine de 141 à 87 av. J.-C.

3. Impératrice de Chine de 690 à 705.

4. En Chine, la tradition veut que l'on s'adresse aux morts à voix haute.

Espoirs

Mercredi 26 novembre

La tournée touche à sa fin. Demain matin, nous repartirons pour Paris.

L'accueil de tous ses amis a bouleversé Xiao-Mei.

Elle a pu rendre hommage à tous ceux de sa génération, tous ces intellectuels, ces artistes, ces hommes et ces femmes qui n'ont pas survécu à la Révolution culturelle, toutes celles et tous ceux que celle-ci a brisés.

Elle a pu dire ce qu'elle avait à dire, en musique mais aussi par ces mots qui ont fait le tour de la Chine et qui ont eu d'autant plus de force qu'ils ont été énoncés dans le calme et la douceur. À défaut de réparer l'irréparable, n'oubliez pas, c'est tout. Comme l'écrit Samuel Johnson, « les gens ont surtout besoin qu'on les fasse se ressouvenir ».

Il y a eu des réactions négatives, bien sûr, des critiques de toutes sortes. Elles l'ont finalement laissée indifférente.

Au fond, ce qui l'a vraiment touchée, c'est l'accueil de ce public jeune, enthousiaste, passionné. Elle ne s'y attendait pas, elle en ignorait l'existence et, dans la Chine si matérialiste d'aujourd'hui, n'en envisageait même pas la possibilité. Elle sait désormais l'espoir qu'il constitue pour le monde de la musique de demain. Elle se dit aussi que s'il écoute ainsi Bach, cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Guanren pose sa main aux doigts brisés sur ceux de
Zhu Xiao-Mei

Table

Avant-propos

« Ne reviens pas ! »

Monsieur Mao

Un épi de maïs

Voici l'heure où vont être révélés les desseins du ciel

Notre génération n'a pas totalement disparu

Maladies contagieuses

Monsieur Goldberg

Au temple de Confucius

Si même le *Concerto du fleuve jaune...*

Le premier rang

Le rêve de Sha Lingzi

Gu Shengying

Suzhou

Un message et un appel

Cherchez ce qui chez nous est d'une valeur éternelle

Deux destins face à face

Tu dois partir

Je suis là pour continuer

Rêverie

Bach est bouddhiste

À la chaumière de Du Fu

Une table qui vole

Deux yuans pour un Steinway

Les barrières sont tombées

Six ans d'efforts

Catharsis

Une journée à Pékin

Tombes

Espoirs

Étranger, je suis venu, étranger, je repars

*Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).*